

– Je n'étais pas maître de ma volonté. Je me suis laissé avoir par cette petite fourbe. C'était au-delà de mes forces. Les adolescents sont ma faiblesse. Il semble que je les attire. Ils lisent en moi cette fragilité. Je reproduis toujours le même schéma. J'ai parfois la désagréable impression de n'être qu'une souris de laboratoire se cognant le museau contre les parois d'un labyrinthe !

Simon lui tapota l'épaule.

– L'écrivain tient à te féliciter. Tu as un de ces talents pour revisiter les mythes, dépoussiérer les grands classiques. Doit-on envisager ton acte comme une forme d'hommage à Nabokov ? Aux Grecs antiques ?

Basile ne fut pas sensible à cette ironie. Il avait mis son cerveau en congé. Pour une durée indéterminée.

– Regarde cette femme qui se trémousse devant des fauteuils clairsemés. Cette sensualité qui tourne à vide. Deux heures qu'elle se déhanche pour mes beaux yeux. Et il faudrait que je reste placide ! Je sens en moi un tourbillon de désirs qu'il me faut sans cesse contenir. Pourquoi Dieu nous a-t-il insufflé ces braises s'il nous faut sans cesse souffler dessus ? Plus j'y réfléchis, plus je me dis que mon geste n'a rien d'amoral. Il ne correspond pas aux canons en vigueur, voilà tout.

Simon écoutait, l'air concentré.

– Je crains que le retour à la terre ferme ne soit un peu rude pour toi. Marie te quittera, par conformisme. Quant à la famille Sauvignon, elle ira sans doute porter plainte. La pédophilie, ça sent pas très bon en ce moment. Il faut que tu tiennes la barre.

– Je n'ai rien à perdre.

La danseuse s'était approchée, telle une chatte obèse, des deux trentenaires. Juchée sur la table basse, elle leur offrait le mirage de ses formes frémissantes. Une fois le premier nœud moral défait, les tentations étaient sans fin. Basile n'avait pas changé. Il s'était seulement accordé avec sa nature profonde. De la non-vie, il accédait peu à peu à l'exaltation de son être.

Simon, au fond de lui, était envieux. Basile, même dans cet instant d'égarement, demeurait, en creux, le centre de toutes les attentions. Si la foule le vouait aujourd'hui aux gémonies, c'est qu'elle l'avait peu avant porté aux nues. Il occasionnait les grands flux. Sans se départir de cette réserve distanciée. Simon, lui, bouillonnait depuis toujours d'un feu ardent. Mais ne savait comment donner corps à ces énergies anarchiques. Il brassait de l'air. Le contemplatif se trouvait en présence d'un héros de roman. En chair et en os. Comment ne pas succomber à ce violent sentiment de désespérance qui étreint

l'impuissant devant l'acteur perpétuel ? Les vrais aventuriers n'ont pas besoin d'en rajouter, de hurler avec les loups sous prétexte qu'ils regorgent de vie. Il leur suffit de déambuler à la surface de ce monde pour cristalliser les particules de désir. Quand Simon voulait se frotter au monde réel, il ne trouvait qu'une vieille pucelle pour lui sucer la bite. Un gigolo du pauvre ! Voilà où en étaient ses velléités de libertinage ! Il finirait escort-boy à la Coupole ! Il observa en coin le gentil pédophile qui avait, entre temps, accueilli la toupie de chair sur ses maigres genoux. Elle lui roulait une pelle égyptienne. Du rimmel dégueulait de ses yeux bovins. Son gros bide faisait une série de plis disharmonieux. Elle puait la transpiration. Des paillettes dorées parsemaient son corps dodu comme une poussière d'étoiles. Basile avait l'air ailleurs, malgré cet échange de langues appliqué. Tout allait de travers. Leurs existences prenaient l'eau.

L'écrivain était plongé dans ses maussades réflexions quand il sentit sur ses épaules le contact d'une main caressante. Dans ses narines, une persistante odeur de vieux, de peaux mortes, de chair en décomposition. Solange se languissait de sa présence. Sa langue avide criait famine. Simon ne se retourna pas. Il ne pouvait affronter le regard de la harpie. Mais cette dernière connaissait les trucs qui ama-

doent les écrivains ratés. Elle sortit de sa bourse une série de billets qu'elle froissa juste au creux de ses oreilles. Basile, la langue toujours en mouvement, observa ce petit jeu de la séduction avec effarement. Il comprenait mieux la présence de Simon à ses côtés. Il avait des choses à se faire pardonner.

– Excusez-moi de vous déranger, Basile. Pour commencer, je tiens à vous réitérer mon amitié. Je ne comprends pas l'attitude des passagers à votre égard. Vous n'avez rien fait de répréhensible. J'aurais tant aimé qu'à mes premiers émois un homme de votre trempe vienne coller sa langue contre la mienne. Imaginez comme j'en ai rêvé, seule, au fond de ma couette ! Il a fallu attendre toutes ces années pour que quelqu'un s'intéresse enfin à ma personne. Même s'il s'agit davantage, je ne suis pas dupe, du sex-appeal de mon plan épargne logement. Simon voue une passion sans bornes à mes SICAV. Une promesse de stabilité et de confort. Des dividendes réguliers. Un placement sans risque. Comment lui en vouloir ? Il a le génie, moi les coupures. Il fallait bien conjuguer nos talents.

Elle lui lécha le cou.

– N'est-ce pas mon petit bouffeur de chatte ?

Simon ravalait sa honte. Il ne servait à rien de feindre.

– Allez viens, maintenant. Il est temps de

jouer au Pygmalion et à sa muse. Basile, vous nous excuserez. Il semble que vous ayez trouvé de quoi vous occuper.

Basile leur fit un signe de tête entendu. Simon lui lança un regard impuissant. Solange était si généreuse. Hypnotisé par les billets, il était prêt, ce soir, à franchir l'ultime barrière. Il prendrait cette femme malgré la répulsion qu'elle lui inspirait. La passe avait été évaluée, lors de sévères tractations nocturnes, à sept mille francs. Pourboires non inclus.

Il se leva, sans hâte, sourit, las, à la danseuse ruisselante, et s'en alla perdre un peu plus son âme entre les jambes pleines de varices de la tentatrice préménopausée.



C'est par hasard que Basile se heurta à son épouse, dans le couloir du deuxième étage, devant la porte de leur cabine. La jeune femme venait chercher quelques affaires pour la nuit. Quand son regard croisa celui de Basile, elle réprima un feulement de tigresse débusquée.

– Calme-toi. Tu me reconnais. Je suis ton mari. Basile Mollet.

– Tout ça c'est fini. Nous mettrons un terme à cette mascarade au retour. Par avocats interposés. Pour l'heure, laisse-moi passer.

Malgré les airs d'assurance qu'elle se donnait, Marie tremblait d'effroi. Basile ne savait que faire de ses bras ballants. Il se sentait gauche. Il ne tenait pas particulièrement à une explication, entre deux portes. Il en avait assez vu pour aujourd'hui. D'un autre côté, une mise à plat s'avérait indispensable. Ils n'allaient pas passer le temps qui restait à jouer à cache-cache sur les trois étages du paquebot. Il y a quelques jours encore, une éternité, ils avaient partagé le même lit, fait des projets d'avenir. Il n'avait pas changé au point de susciter chez son épouse dévouée une telle répulsion. Pour quelques frottements anodins dans une cavité étrangère.

– Il serait bon d'avoir une explication, Marie. Nous ne sommes plus des enfants.

– Ne prononce plus jamais ce mot en ma présence. Ça me fait gerber.

Elle éclata d'un violent sanglot.

Basile, par réflexe matrimonial, eut envie de la prendre dans ses bras. Il se ravisa. Toute promiscuité semblait à présent sacrilège.

– Qu'est-ce que tu leur trouves, à ces adolescentes ? Une fois, c'est un dérapage. À présent, on peut parler de perversité.

– Il ne s'est rien passé.

– Ne commence pas à nier l'évidence. Abuser de l'innocence ! Pervertir l'espoir ! Quel aiguillon te pousse à te vautrer dans la fange ? Quelle

jouissance éprouves-tu à te frotter à ces petits corps ! Tu n'as pas de réponse, bien sûr. À part ta sempiternelle quête de pureté.

– C'est elle qui m'a tourné autour. J'avais joué au kems. Je n'ai pas réfléchi.

Marie reprenait du poil de la bête.

– Et sa mère ! Tu y as pensé à sa mère ! Dépuceler une fille de député. Surtout quand la gauche morale est au pouvoir. Toi qui te revendiques progressiste ! Mon cul !

– Ne sois pas vulgaire, Marie. Je peux tout t'expliquer.

– Cela ne sert à rien. Il serait sage de mettre un terme à ce simulacre de mariage.

Basile n'avait plus la force de s'opposer. Il n'avait aucun argument à apporter pour justifier sa conduite. De plus, il ne regrettait rien.

– Si c'est ce que tu souhaites.

– Ce que je souhaite ? Mais je n'ai pas le choix. Chaque fois que tu me prendras dans tes bras, j'aurai l'impression que tu fais la sortie des écoles. Dans ton grand imperméable. Je ne pourrai plus jamais. Jamais...

Elle fut secouée par une nouvelle crise de désespoir.

– Tu me juges mal, Marie. Un moment d'égarément ne signifie pas que je suis détraqué. Tu n'as jamais commis d'impair ?

– Pas que je me souviene !

Elle avait la mémoire courte.

– Si seulement je comprenais ce qui t’attire dans ces corps inachevés ! Ces chairs élastiques ! Une femme épanouie, voluptueuse, n’a-t-elle pas plus de saveur à tes yeux ? Et moi qui pensais me faire gonfler la poitrine. Comme celle d’Édith. Avoue que c’est quand même plus bandant que ces œufs au plat !

– Il n’est pas question de bonnets, Marie. Mets-toi bien ça dans le crâne ! Cette Pygmée ne m’a jamais excité. Ni la petite Azalée, d’ailleurs ! Mais elles ont quelque chose dans les yeux qui m’attendrit. Une fougue encore intacte. Un regard acerbe sur les choses et les êtres. Une merveilleuse intransigeance qui s’émousse, hélas, avec les années. C’est un moment unique, qu’il faut savoir cueillir à temps. Mais ce trésor, elles sont très rares à en disposer. Il se trouve que Juliette possède quelque chose de spécial. Comment dire ? Je ne trouve pas les mots.

– Ce qui se conçoit aisément s’énonce clairement. Dois-je te le rappeler ?

– Quelque chose de spécial, voilà tout. C’est du ressort de l’âme. Alors, ne réduis pas cet échange à une vulgaire histoire de fesses.

– Et as-tu pensé à ce que dira Papa ? Lui qui voyait en toi son fils spirituel, le prolongement de son être ! Il ne te pardonnera jamais.

– Ton père est bien la dernière personne dont

j'attende l'absolution. Je préfère avoir dépucelé une collégienne consentante que d'avoir envoyé des charretées de Juifs se faire transformer en savons. Chacun estime les limites de sa propre morale.

Marie n'écoutait pas. Elle ne redoutait qu'une chose : le scandale.

– Écoute, Marie. Je comprends et je partage ta peine. Je suis navré pour la tempête médiatique que j'ai causée. Mais je suis épuisé par tout ça. Je ne sais plus quoi penser. Essayons de nous accommoder pour les jours restants. On ne va pas continuer à se cacher dans le moindre recoin du bateau en craignant de tomber l'un sur l'autre. Chaque fois que je vais quelque part, le vide se fait. J'aurais égorgé Naglaa, on m'aurait témoigné moins de ressentiment.

– Pour être franche, j'aurais préféré. Au moins, j'aurais compris.

Basile tenta une trêve momentanée dans ce combat inégal. Il plissa ses yeux, comme Marie aimait.

– Rentre, veux-tu. Oublions tout. Juste pour une nuit.

– Plutôt crever !

À ce moment se dessina l'ombre replète de l'amant-cuisinier. Marie frémit quand sa main si douce se posa sur son épaule fragile.

– Je t'ai cherchée partout, Halja. Viens...

Basile observait, sidéré, ce changement de donne.

- Marie. Qu'est-ce que cela signifie ?
- Cela saute aux yeux. J'aime El Raïs. Entre ses bras, je me sens femme. Et respectable !
- El Raïs ? Et pourquoi pas El duce ? Der Führer ? El Caudillo ? Ce larbin caresse des rêves de grandeur !
- Viens, Marie. Il est temps, à présent.
- Temps pour quoi ? Tu te fais sauter par le petit personnel ? Félicitations et tous mes vœux de bonheur. J'exige un faire-part pour la première dent du moricaud.

Sa fureur ne connaissait plus de bornes. On se tronchait allégrement autour de lui mais il était l'infâme !

- Et dire que j'écoute tes leçons de morale !
- El Raïs est pubère, lui.

Le couple s'évanouit dans l'obscurité.

Pour la deuxième fois, Marie descendait dans l'Erèbe. Sous-sol toujours surchauffé. Inconscient grouillant. Vacarme incessant. Quand il ouvrit la porte de son réduit, ils étaient douze apôtres à attendre, le torse nu et la bite aux aguets, la venue de la déesse au serre-tête à nœud.

- Mais c'est trop petit pour nous tous, El Raïs !
- Ce n'est rien. Le personnel du *Nile Smart* au grand complet voulait faire ta connaissance. Je leur ai dit tant de bien à ton sujet. On se serrera.

★

On arrivait enfin à Kom Ombo, escale mythique sur la route d'Assouan. Il y avait quelque chose de soudanais dans l'air. On s'approchait de Méroé. Simon bandait. Les ruines du temple bicéphale étaient des squelettes dans la nuit de plomb. Des os pointus. Des crânes emboutis. Des cubiti interrupti. Naglaa avait potassé ses notes. C'était la première fois que le *Nile Smart* accostait en ces lieux tranquilles.

– Ce temple est unique. Admirez cette fluidité des lignes. Cette majesté tranquille. Il est voué simultanément au dieu chacal et au dieu crocodile. Les chapiteaux ioniques et doriques sont, comme vous pouvez le constater, d'inspiration grecque. Kom Ombo est la seule tentative de synthétiser ces deux cultures. Mais nos ancêtres ont tenu bon. Nous étions ancrés depuis si longtemps dans le sol égyptien ! La greffe n'a pas pris. Et les Hellènes sont allés se faire voir chez...

Ces constructions paraplégiques avaient quelque chose d'éprouvant pour l'œil du novice. Le temple ne s'offrait pas aisément à la rationalité primaire des touristes. Son asymétrie, sa masse inégalement répartie sur le site, le syncrétisme de ses influences pouvaient rebuter, comme stupéfier. Pour l'heure, il indifférait. Après cette journée à s'exciter à bord, après ce déchaînement de perversité, la foule éprouvait le

besoin de se dégourdir les jambes. Entre les méandres de l'Histoire. En prêtant l'oreille, on pouvait entendre les larmes du fleuve. La voix des morts. De Toutankhamon, l'adolescent solaire arraché à la vie au faite de sa radiance. De son père, l'apostat Akhénaton, qui, épris d'amour pour les cheveux de jais de Nefertari, décida, malgré les cris d'orfraie des bigots momifiés, de ne conserver qu'une seule divinité nommée Amour. Mise en péril du paganisme triomphant. Prémices de monothéisme. Vertiges de la modernité. Il y avait dans ce temple assez de sentiment pour faire divaguer les algues enlacées dans le lit du dieu-fleuve. Pour briser le cœur des palmiers qui dansaient au loin, dans le néant. C'était simple et beau. Pur et évident. Les ombres passaient, rétives, entre les colonnes. Quelques flashes crépitaient dans le noir. Des murmures se faisaient jour. Trêve ultime dans ce déchaînement inconsidéré. Respiration cosmique. Soupirs d'aise pour les amoureux. Chastes retrouvailles pour les paires dissociées. Basile soufflait. Evelyn Fox songeait à Vita Sackville-West. À sa cruauté envers Virginia Woolf. À ce phare du Dorset où Angus et lui avaient échangé leurs premiers baisers. Aux audaces possibles. Au relâchement de son couple. À la vie de l'esprit. Aux merveilles à accomplir. Aux instants de joie partagés, envolés, ou sédimentés dans

son corpus intime. Il inspira profondément l'air du soir, ferma les yeux pour mieux sentir les jeux d'ombres qui se projetaient sur ces blocs de matière hautaine. Il avait laissé Angus cuver son scotch dans leur cabine. Son compagnon ne supportait pas, malgré son cynisme d'opérette, les poisons de la vie. Evelyn s'était toujours senti plus fragile, presque diaphane, un elfe translucide à côté de la robustesse apparente d'Angus. Mais il était inoxydable. Car il s'exposait aux changements d'humeur des Parques, acceptait de se laisser modeler par les vaguelettes de l'existence. Il aperçut Basile, la tête dans les mains, accroupi à l'ombre d'un bosquet de genêts, près des traces d'un nilomètre balisé. Il s'approcha de la masse repliée en position fœtale, hérisson toutes piques dehors, annonçant par là-même son refus de communier avec le reste de la troupe. Il tenta néanmoins sa chance.

– Alors, Basile. On se recueille à la source du monde ? Comment décrire le clair de lune ?

Les deux hommes déambulèrent dans le dédale des chemins imprécis. La lune éclairait leurs silhouettes hésitantes. Evelyn meublait la gêne par des mots inutiles. Il rêvait de glisser sa main sur le torse velu du jeune homme. Il n'osait pas. Le moment n'était guère opportun. Basile était à vif, il le savait. Il ne pourrait supporter un nouvel assaut hétérodoxe. Même si la

mollesse du jeune homme, cette sensualité en germe, pouvaient laisser augurer d'une prochaine révolution intime. Wittgensteinien, Basile voulait en finir avec les mots qui abîment, transfigurent, salissent. Il ne répondait que par des hochements de la tête aux envolées lyriques de cet Anglais à la moustache trop fine, au parfum trop capiteux. Une heure passa, ainsi, dans la quiétude de la nuit nubienne. Le groupe s'était, pour un temps, désagrégé, éparpillé sur la terre. Il naviguait par affinités ou opportunité dans la moiteur hypnotique de ces champs de ruines. Comment pouvait-on se délecter de ces cailloux inflexibles, comme imperméables aux usures du temps ? Quel besoin l'homme a-t-il de s'agripper à ce qui ne pourrit pas ? Une chanson triste s'éleva de la terre humide pour atteindre le couvercle des Cieux. La grâce d'un frêle soupir.

★